

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Au bord de la Vistule la littérature québécoise se porte bien

Alice Parizeau

Numéro 39, automne 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40099ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parizeau, A. (1985). Compte rendu de [Au bord de la Vistule la littérature québécoise se porte bien]. *Lettres québécoises*, (39), 77–78.

Au bord de la Vistule

la littérature

québécoise se porte bien

Dans la vie, la fidélité est une vertu, dans le domaine littéraire, quand il s'agit de la traduction, c'est une nécessité absolue. Or, rendre l'âme, l'esprit et la saveur d'un texte dans une autre langue est un tour de force rarement accompli, surtout quand il s'agit de contextes culturels aussi différents que ceux de la Pologne et du Québec. À cet égard, le mensuel publié à Varsovie, *Literatura na swiecie* nr.7 (156) *La littérature dans le Monde*, a relevé un défi tout à fait inusité et ce qui est plus surprenant encore, semble avoir réussi l'impossible!

Le numéro de juillet 1984, où on trouve entre autres la traduction de textes de Jacques Ferron, Jacques Brault, Claude Jasmin, Fernand Ouellette et Gaston Miron, est un modèle du genre. Plus encore, la conception du numéro est faite de façon à créer un fond, un ensemble, où les textes traduits s'inscrivent parmi des commentaires qui permettent aux lecteurs polonais de comprendre l'ensemble de l'évolution de la pensée littéraire, sociale et politique des écrivains québécois considérés comme particulièrement représentatifs. À cet égard on analyse tout aussi bien les conséquences culturelles de la «révolution tranquille» que le symbolisme qui a été à l'origine des changements survenus par la suite.

Autant Barbara Okolska, que Jozef Kwaterko, auteurs de ces commentaires parviennent, en outre, à refléter avec un maximum d'objectivité les courants qui s'affrontent ou se complètent et cela de façon qui surprend par sa justesse. Pas d'opinions à l'emporte-pièce, mais une recherche de base solide et un travail poussé des commentateurs qui leur permet de tenir compte non seulement des oeuvres littéraires proprement dites, mais aussi de l'apport des biographes, comme c'est le cas de la monographie de Diane Potvin sur Jacques Ferron, ou encore des extraits d'articles des revues telles que *Parti Pris* et *Liberté*.

Dans l'ensemble, c'est à la fois la synthèse et l'analyse où chaque écrivain québécois cité a sa biographie complète, exhaustive et présentée de façon à être intelligible pour un étranger qui ne connaît pas nécessairement l'ensemble de son oeuvre. C'est à faire pâlir d'envie les critiques et les commentateurs autochtones et à se demander s'il ne serait pas utile de retraduire en français certains de ces commentaires particulièrement frappants car

ils jettent un éclairage fort positif sur la littérature québécoise tant décriée, à l'occasion, dans son propre milieu. Nous n'avons pas ici la place nécessaire pour le faire, mais il faut souligner à quel point le choix de textes traduits et commentés s'inscrit dans un ensemble qui permet d'avoir une vision des idéologies et des aspirations de la société québécoise.

Ce qui sert de lien entre André Major, Rina Lasnier, ou Gatién Lapointe, c'est la recherche d'un pays, d'une identité, de cette appartenance si nécessaire à chaque créateur qui puise son inspiration dans l'amour de son milieu et de son propre univers. En polonais, cette quête d'appartenance atteint des accents universels parce qu'une sorte de pont se forge entre le nationalisme québécois et les sentiments du lecteur polonais bien que la dynamique propre à ces deux réalités géo-politiques soit tout à fait différente.

Ce n'est pas du chauvinisme transposé, mais la vision fidèle d'une culture! Quand Waclaw Sadkowski résume le livre de Rick Salutin *William Lyon Mackenzie and the Canadian Revolution* (Toronto 1976) on y retrouve à travers la trame générale de l'histoire du Haut Canada la même recherche de liberté et de l'indépendance que celle qui semble caractériser l'oeuvre littéraire des écrivains québécois contemporains.

Non, ce n'est pas une image déformée que nous présentent ici les collaborateurs du mensuel *La littérature dans le monde*, mais plutôt une transcription transculturelle des aspirations qui prévalent dans les écrits des auteurs dont ils commentent les essais et les romans. Tout se passe, en somme, comme si, filtrés à travers la sensibilité polonaise, les textes choisis prenaient un relief dont la signification est plus approfondie que dans le pays et dans la langue dans laquelle ils ont été écrits. Parallèlement, certains, tel Jozef Kwaterko, parviennent, grâce à des références historiques, peu connues, à démontrer la parenté d'esprit entre les écrivains québécois, dont François-Xavier Garneau, pour ne citer que celui-là, et les poètes polonais, Niemcewicz et Adam Mickiewicz en particulier. En 1832, le jeune François-Xavier Garneau était membre de la Société Littéraire des Amis de la Pologne de Londres et se passionnait, selon Kwaterko, pour tout ce qui concernait l'Insurrection de Novembre dont l'échec avait valu aux combattants polonais des exécutions sommaires et des déportations...

L'étendue des connaissances des collaborateurs de la revue *La littérature dans le monde* et leur capacité de rassembler des éléments socio-culturels relatifs à l'évolution de l'histoire littéraire du Québec, surprennent! Comme sur le plan de la langue et du style les articles sont rédigés d'une façon telle qu'ils sont susceptibles de fasciner le lecteur polonais et de lui rendre la culture québécoise particulièrement proche, c'est vraiment une réussite inespérée!

Pour terminer, quelques remarques sur la perception de la traduction polonaise de l'oeuvre de Jacques Ferron, ce grand écrivain québécois qui vient de disparaître. L'extrait de *La nuit*, dans la version polonaise de Krystyna Rodowska, frappe par sa fraîcheur et la beauté de la langue. Chaque nuance, chaque détail sont rendus d'une façon parfaite, mais en même temps pour ceux qui connaissent à la fois le français et le polonais, la traduction souligne la fantaisie et le sens de l'humour propres à Ferron. C'est comme si certaines expressions polonaises parvenaient à mettre en valeur d'une manière particulièrement heureuse les réflexions et les états d'âme du narrateur, modeste employé de banque marié avec une femme trop parfaite. En français, le



personnage est québécois, en polonais il atteint un autre niveau qui, lui, est universel.

En d'autres termes la lecture du mensuel polonais *La littérature dans le monde* permet de constater que les traducteurs et les commentateurs polonais donnent à la littérature québécoise des «lettres de noblesse» que Paris lui a refusé à maintes reprises. Assez curieusement, c'est à Varsovie, où les pénuries de papier rendent l'édition difficile ou

même impossible, surtout quand la censure se met de la partie, qu'on vient de présenter à l'ensemble de la production littéraire québécoise une sorte d'hommage et de susciter un intérêt réel pour son évolution et pour certains de ses écrivains. C'est à se demander pourquoi on n'encourage pas les échanges interuniversitaires et on ne reçoit pas au Québec plus de professeurs et d'étudiants des facultés des lettres des universités polonaises? Eux au moins, quand ils retournent dans leur

pays, parviennent à présenter la culture québécoise sous un jour infiniment plus positif que ce n'est le cas pour certains québécois qui, paralysés par leur propre modestie, ou comme dirait Gaston Miron, «leurs complexes de colonisés», continuent encore à remettre en cause les fondements même de son existence! □

Alice Parizeau.

Voix d'écrivains*

Entretiens de Gérald Gaudet

Voilà bien un juste titre: *Voix d'écrivains*. Mais voix non pas banales ou banalisées du «j'écris-avec-un-stylo-non-moi-c'est-à-la-machine-directement-le-matin-surtout», vous voyez ce que je veux dire? Rien ici, vraiment, qui rappelle les douze questions de routine et les réponses apprises par coeur qu'on a accoutumé de lire dans les entrevues d'écrivains. Ce sont des portraits par le dedans. Il faut savoir gré à Gérald Gaudet d'avoir mené ses interlocuteurs jusqu'à la confiance, jusqu'aux propos échangés discrètement, à voix basse, comme si de parler haut dans les clairs-obscurs hivernaux où semblent avoir eu lieu ces vingt-cinq rencontres pouvait représenter un manquement à la bienséance, voire à la pudeur.

Ces *Voix d'écrivains* sont donc des voix intérieures, les voix d'un hiver qui n'en finit pas, même si c'est dehors la lumière éclatante de juillet. Voix d'hiver, car d'elles émerge souvent une sorte de tristesse lente, celle qui vient aux êtres qui savent à la fois sans issue, inévitable et indispensable leur quête d'une solution au grand mystère universel. Mystère singulier et non pluriel: *tout* composé de fragments. Voix d'hiver, feutrées, presque honteuses par moments; derrière l'affirmation assurée, péremptoire même, souvent disparaissent (comme un regard contredisant les mots) le doute, la confusion, une timidité peut-être de l'écrivain qui tout à coup se sent, se sait entraîné lucidement et logiquement dans un monde qui, par l'écriture, lui est normalement d'autant plus familier qu'il n'est alors ni lucide ni logique. Son propre univers créateur. Chaos qu'il tente d'ordonner ici par le biais de raisonnements sentis et à la fois artificiels, puisque toute tentative d'élucidation est d'avance vouée à l'échec. «Pourquoi

écrire; quel est le chemin de l'écriture; où mène-t-il; qui parle à qui, à quoi, par la plume; avec quels dieux, quels diables ces pactes se signent-ils; etc.» Questions non formulées présentes dans les réponses. (Et me revient ce mot d'une amie: «J'ai toutes les questions à tes réponses.» Lapsus?) Les écrivains déclarent tout bas «j'écris pour et parce que, mes personnages cherchent ceci ou cela»; mais leur regard s'excuse: «au fond, je ne sais pas très bien de quoi je parle.» Ils mettent la vie, la mort, l'absolu, et tout ce qu'il y a entre, en petits tas, ils les analysent un à un, ils sont francs, sincères, ils ne jouent pas, ils vont même jusqu'à une certaine impudeur — je l'ai dit déjà — dans la confiance, ils prennent passionnément et en toute conscience le risque de se tromper. Car les réponses qu'ils

apportent sont autant de nouvelles questions. Et l'oeuvre est leur façon à eux de mettre leurs doutes en mots.

Des intuitifs aux logiciens, des poètes aux essayistes, un fil passe, les relie, les retient: cette quête à tout prix par le texte, ou, mieux peut-être, ce texte à tout prix par la quête. L'oeuf et la poule. Et le plus important, en somme, n'est pas de savoir l'oeuf ou la poule, car de savoir signifierait pour plus d'un ne plus écrire. Non. La réponse vaut moins que le chemin emprunté pour la trouver, même si, surtout si ce chemin, agissant comme la matière des rêves, produit et masque ses propres symboles.

Étonnante lecture, donc, par la forme et la couleur de tous ces mots qui décrivent à la façon de qui les utilise différents morceaux de la même chose: «Avancer le plus loin possible [...] sur le bout de la feuille et [d']interpréter naïvement, j'en conviens, mais de tout son coeur, le mystère» (Louis Caron). «Comblé un certain manque» (Madeleine Ouellette-Michalska). «Voir si le regard est porteur d'un sens» (Réjean Bonenfant). «Redécouvrir ses multiples visages» (Gabrielle Poulin). «Chercher ce qui peut [nous] justifier d'exister» (André Major). «Pour avancer» (Claude Beausoleil). «[Pour attraper] la perception de quelque chose qui n'est peut-être même pas là» (Élise Turcotte).

Mais laissons Alphonse Piché conclure: «De toute façon, on ne peut rien prouver ni en logique, ni en philosophie, ni en mathématique, ni en rien. Alors il s'agit d'avoir de temps en temps un frisson comme l'avait dit Victor Hugo en parlant de Baudelaire: «Il a doté l'art d'un frisson nouveau.» Alors chacun apporte son frisson personnel à l'art. Ça fait comme une grande mer à la fin. Chacun apporte sa petite vague.»

Ainsi, de vague en vague, un beau livre. Même si on peut se demander — histoire d'être prudent — comme Jocelyne Felix paraphrasant Rilke, s'il n'est pas juste que «le créateur gagne à vivre dans l'ignorance de ses meilleurs dons, car il pourrait les priver de leur ingénuité, de leur gratuité». □

Marie José Thériault

*Québec-Amérique, 294 p.

